

procurer des charités, elles m'en parurent presque scandalisées et me prièrent de penser seulement à les rendre plus intérieures, plus détachées et plus saintes, par mes instructions et mes prières. On ne saurait rien imaginer de plus admirable que leur union, leur candeur et leur simplicité. Frappé de leurs grandes austérités, je leur demandais un jour si cette vie si dure n'altérerait pas beaucoup leur santé et n'abrégéait pas leurs jours; elles me répondirent qu'il n'y avait presque jamais de malades parmi elles, qu'il en mourait très peu de jeunes, et que la plupart d'entre elles dépassaient l'âge de quatre-vingts ans. Elles ajoutèrent que l'austérité et les jeûnes contribuaient à fortifier la santé et à prolonger la vie que la bonne chère abrège. Jamais je n'ai vu plus de gaieté et de sainte joie que chez ces saintes filles. Mais si on veut les contenter, il faut ne leur parler que des choses de DIEU : car, pour les choses indifférentes et les nouvelles du monde, elles ne peuvent les supporter, disant : Que nous fait tout cela et à quoi cela nous sert-il? Je m'assure que vous serez édifiée et bien aise pour moi de cette heureuse trouvaille; car, bien que j'aie souvent demeuré ici, je ne savais que le nom de cette communauté, et je regardais toutes ces saintes filles comme des personnes mortes à tout, enterrées, et tout à fait invisibles.

Quelle grâce et quelle consolation pour moi! Je puis ajouter : quelle instruction pour ma sanctification! C'est bien ici qu'il faut louer et bénir DIEU de ses merveilles dans les âmes.

## LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Motifs de l'abandon du côté de DIEU : grandeur et bonté divines.

Ma chère Sœur,

Ne me demandez pas de nouveaux secrets pour conquérir l'amitié de DIEU et faire de rapides progrès dans la vertu : je n'en connais qu'un seul, que je vous ai déjà exposé plus d'une fois, mais dont une expérience, chaque jour renouvelée, me démontre mieux l'efficacité vraiment infaillible : ce secret, c'est l'abandon à la Providence divine. Souffrez que de nouveau je vous le recommande, et ne vous laissez pas plus de l'apprendre que je ne me laisserai moi-même de vous l'enseigner.

Je voudrais pouvoir crier partout : Abandon! abandon! Et quoi encore? Encore abandon; mais abandon sans bornes et sans réserve; et cela pour deux grandes raisons :

1° Parce que la grandeur de DIEU et son souverain domaine demandent que tout plie, que tout soit abattu et comme anéanti devant sa suprême majesté. Cette infinie grandeur n'a pas de proportion avec notre petitesse. Elle domine tout, renferme tout, engloutit tout dans son immensité; ou plutôt elle est tout : puisque tout ce qui est hors de la Divinité a reçu d'elle son être par la création, le reçoit encore à chaque instant par la conservation, qui est comme une création sans cesse renouvelée; puisque cet être qu'elle nous donne n'en sort jamais tellement qu'il ne demeure plongé et abîmé dans son sein. DIEU est donc l'être de tous les

êtres; rien n'est, ne vit, ne subsiste et ne se meut que par lui et en lui. Il est Celui qui est, par qui tout est, en qui tout est, et qui est tout en toutes choses. Les autres êtres, comparés au néant, paraissent quelque chose; mais comparés à DIEU, ils ne paraissent que néant; ils ne possèdent l'être et la substance que par emprunt, tandis que DIEU existe seul par lui-même, et ne doit rien qu'à lui-même. Il faut donc que, comme tout lui appartient nécessairement, tout lui revienne, et que son souverain domaine soit glorifié par toutes les créatures sorties de ses mains. Les créatures privées de raison le glorifient à leur manière, en suivant avec une inviolable exactitude et une infatigable docilité l'impression qu'il leur donne; mais il a le droit d'attendre de ses créatures raisonnables une gloire bien plus digne de lui, celle qui résultera de leur abandon volontaire. Et comment ces créatures pourraient-elles faire un plus juste et plus digne usage de leur liberté, qu'en rendant à DIEU tout ce qu'elles ont reçu de lui, et en lui offrant, d'avance, tout ce qu'elles en recevront à l'avenir?

Comprenons-le bien pourtant : cet hommage que DIEU attend de nous, lui seul peut nous accorder le pouvoir de le lui rendre, en nous en donnant la pensée, le désir, le mouvement et la volonté. Que s'il nous accorde cette grâce et si nous en profitons, loin de nous applaudir nous-mêmes, il faut l'en remercier comme d'un bienfait qui couronne tous les autres bienfaits. Le mouvement même qui nous porte à lui adresser ce dernier remerciement est encore une nouvelle grâce, aussi bien que la réflexion qui fait naître ce mouvement. Ainsi, chacun de nos instants, chacun de nos

actes, en accroissant notre dette, forment de nouveaux liens, qui nous rendent plus dépendants de la bonté divine. A cette pensée, l'esprit, le cœur, l'âme et toutes les puissances demeurent comme abîmées, perdues, anéanties dans le profond abîme de ce souverain domaine. Nos mérites, ainsi envisagés, loin de nous inspirer de l'orgueil, nous pénètrent du sentiment de notre souveraine dépendance, qui, mieux comprise à mesure que nos yeux sont plus éclairés, finit par arriver jusqu'à l'anéantissement de tout notre être devant DIEU. C'est alors seulement que nous sommes dans la vérité, et que nous nous plaçons devant DIEU dans notre état naturel, qui est le néant. C'est alors aussi que nous pratiquons le parfait abandon. Se maintenir constamment dans cette disposition intérieure, voilà ce que l'Écriture appelle marcher dans la justice, dans la vérité; hors de cet état, il n'y a qu'injustice et mensonge envers DIEU : injustice, puisqu'on lui dérobe une partie de la gloire qui lui appartient; mensonge, puisqu'on se flatte soi-même, et puisque l'on s'approprie ce qui ne peut jamais nous appartenir.

2° Le second motif de cet abandon sans réserve, c'est que DIEU n'a pas plutôt obtenu de sa créature l'hommage qui est dû à son infinie majesté, qu'il donne libre carrière à sa bonté infinie. Tout ce que sa créature lui a rapporté par un complet abandon, il veut qu'elle le retrouve par un don gratuit de sa miséricorde; ou plutôt il lui rend infiniment plus qu'elle ne lui a donné, puisque au don qu'elle lui a fait de son être borné, il répond par le don de son infinie richesse. Ainsi, au fond de cet abîme de l'abandon, où il semblait qu'elle allait trouver le néant, elle trouve l'infini. Quel échange

de la divine libéralité! quelle industrie de la divine sagesse! quel jeu et quelle surprise de la divine bonté!

### LETTRE IX

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Nouveau motif de nous abandonner à DIEU : sa paternelle providence.

Je ne comprends pas vos inquiétudes, ma chère Sœur : pourquoi prenez-vous plaisir à vous tourmenter, comme vous le faites, au sujet de l'avenir, alors que votre foi vous enseigne que cet avenir est entre les mains d'un Père infiniment bon, qui vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même, et qui entend infiniment mieux que vous vos intérêts? Avez-vous oublié que tout ce qui arrive est conduit par les ordres de la divine Providence? Mais si nous le savons, comment pouvons-nous hésiter à demeurer humblement soumis, dans les plus petits événements comme dans les plus grands, à tout ce que DIEU veut ou permet? Oh! que nous sommes aveugles quand nous désirons autre chose que ce que DIEU veut! Lui seul connaît les dangers qui nous menacent dans l'avenir et les secours dont nous aurons besoin. Je suis fortement convaincu que nous serions tous perdus, si DIEU exauçait tous nos désirs; et voilà pourquoi, dit saint Augustin, DIEU, par miséricorde et par compassion de notre aveuglement, n'exauce pas toujours nos prières, et nous donne souvent le contraire de ce que nous lui demandons, comme étant dans le fond meilleur pour nous. En vérité, il me semble souvent que nous sommes presque tous en

ce monde comme ces pauvres malades qui, dans la frénésie ou dans le délire, demandent précisément ce qui leur causerait la mort, et à qui on le refuse par pure charité et par une pitié bien entendue.

O mon DIEU! si cette vérité était une fois bien connue, avec quel aveugle abandon ne nous soumettrions-nous pas aux dispositions de votre divine Providence! Quelle paix et quelle tranquillité de cœur en tout et pour tout, non seulement par rapport aux événements extérieurs, mais encore par rapport aux états intérieurs de l'âme! Lors même que les vicissitudes douloureuses par lesquelles DIEU nous fait passer sont la punition de nos infidélités, nous devons nous dire que DIEU l'a ainsi voulu, d'une volonté de permission, et nous soumettre humblement. Il faut alors détester la faute et en agréer les suites pénibles et humiliantes, comme nous le recommande si souvent saint François de Sales.

Oh! que ce seul principe bien entendu arrêterait de troubles et d'inquiétudes inutiles et préjudiciables à la paix du cœur et à notre avancement spirituel! Ne pourrai-je donc jamais, avec le secours de la grâce, insinuer dans votre esprit et surtout dans votre cœur ce grand principe de foi si doux, si consolant, si aimable et si pacifiant? O mon DIEU! devrions-nous dire souvent, que toutes vos très saintes volontés s'accomplissent en moi et jamais les miennes : que les vôtres s'accomplissent, puisque infiniment justes en elles-mêmes, elles me sont encore infiniment avantageuses. Je sais que vous ne pouvez rien vouloir que pour le plus grand bien de vos créatures, tant qu'elles sont soumises à vos ordres. Que mes volontés ne s'accomplissent jamais si elles ne sont pas de parfait accord

avec les vôtres, puisque, dès lors, elles ne peuvent que m'être funestes.

Que si jamais, mon DIEU, il m'arrivait, par ignorance et par passion, de persister dans des désirs contraires aux vôtres, que j'en sois toujours confondu ou puni, par un effet, non pas de votre justice, mais de votre pitié et de votre grande miséricorde.

Advienne que pourra, disait saint François de Sales; du reste, vive JÉSUS, je tiendrai toujours le parti de la divine Providence; la sagesse humaine dût-elle s'en arracher les cheveux de dépit. Quand on est éclairé de la lumière céleste, on pense bien autrement que le commun des hommes; mais aussi quelle source de paix, quelle ressource ne trouve-t-on point dans cette manière de penser et d'envisager les choses! Oh! que les Saints sont heureux! oh! qu'ils vivent tranquilles, et que nous sommes misérables, aveugles et insensés de ne vouloir pas nous accoutumer à penser comme eux, et d'aimer mieux demeurer ensevelis dans les épaisses ténèbres de la maudite sagesse humaine, qui nous rend aussi malheureux qu'aveugles et coupables! Mettons donc notre étude, nos soins, notre attention à nous conformer en tout aux saintes volontés de DIEU, malgré les révoltes intérieures. Dans ces révoltes même, il faut acquiescer à l'ordre de DIEU qui les permet, pour nous accoutumer à demeurer, en tout temps et pour toutes choses, devant lui, dans un état de sacrifice, par un silence même intérieur de respect, d'adoration, d'anéantissement, de soumission et d'amour, avec un abandon plein de confiance.

## LETTRE X

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je vous plains de la continuation de votre croix, mais je vous plaindrais bien davantage, si vous n'en saviez pas profiter, au moins en faisant, comme on dit, de nécessité vertu. Souvenez-vous de nos grands principes : 1° qu'il n'est rien de si petit ni de si indifférent en apparence qui ne soit ordonné ou permis de DIEU, jusqu'à la chute d'une feuille d'arbre; 2° que DIEU est assez sage, assez bon, assez puissant, assez miséricordieux pour tourner les événements les plus funestes, en apparence, au bien et à l'avantage de ceux qui savent adorer et accepter humblement toutes ses divines et adorables permissions.

Y a-t-il rien de plus consolant dans la religion que ces deux principes? quand d'ailleurs on est bien instruit que les répugnances et les révoltes de la nature, loin d'empêcher le mérite de la soumission, ne font que l'augmenter, lorsque cette soumission est sincère dans la partie supérieure; et qu'on sait de plus que quelques petites impatiences et chagrins d'esprit à demi volontaires sont des imperfections et des fautes de pure fragilité, qui ne détruisent pas la soumission, mais en diminuent seulement un peu le mérite.

Souvent même ces imperfections nous sont utiles pour nous tenir dans l'humilité, et nous préserver du dan-

ger de tout perdre par nos vaines complaisances. Souvenez-vous de ce grand mot de Fénelon : « Que c'est une grande grâce de DIEU de pouvoir souffrir, non pas grandement et courageusement, mais petitement et humblement; car, par là, on devient patient, petit et humble en même temps. »

Pour ce qui est de la grosse peine dont vous me parlez, joignez-la à votre croix, comme un surpoids que la divine Providence permet qu'on y ajoute; et au lieu d'un *fiat*, dites-en deux; ensuite, demeurez en paix dans la partie supérieure de l'âme, quels que soient les orages et les tempêtes qui agitent la partie inférieure. Celle-ci est comme le bas de ces hautes montagnes, où il pleut et grêle à force, pendant qu'au sommet on jouit d'un ciel serein. Tenez-vous donc toujours élevée sur ces hauteurs salutaires, pour y être à couvert de la foudre et de tout fâcheux accident.

Il me semble que vous regardez encore trop la créature; pour moi, grâce à DIEU, je ne veux voir que lui dans tout ce qui arrive. Je remonte de tout à lui, pour ne dépendre que de lui. Puisque c'est lui qui nous met dans la dépendance de ceux qui nous crucifient, c'est de lui seul que nous dépendons en réalité. C'est lui seul, je le sais, qui fait ou qui laisse agir les hommes; je ne veux rien recevoir que de sa main, n'avoir d'obligation qu'à lui, n'adresser mes actions de grâces pour tout qu'à lui seul. Si vous vous rappeliez combien les hommes contribuent peu aux choses, vous verriez que c'est proprement la divine Providence qui ménage tout, d'une façon singulière, en faveur de ceux qui lui sont soumis, et qui arrange tout pour le mieux. DIEU sait faire naître les circonstances et les nécessités

comme il lui plaît. Qu'il soit béni de tout, en tout, à jamais!

Je sais qu'on trouve ma conduite un peu trop simple; mais n'importe! Cette sainte simplicité que le monde abhorre, je la trouve si charmante que je ne penserai pas même à m'en corriger. Chacun a sa voie : je respecte les prudents et les sages; mais je me contente d'être l'un de ces pauvres, de ces simples et de ces petits, dont parle JÉSUS-CHRIST, et, après lui, saint François de Sales. Soyons bien persuadés que DIEU ménage tout pour le mieux. Nos craintes, nos activités, nos empressements nous font imaginer des inconvénients où souvent il n'y en a aucun. Suivons pas à pas les arrangements de la divine Providence; dès que nous verrons ce qu'elle demande de nous, nous le voudrons, et rien au delà. DIEU sait bien mieux que nous ce qui nous convient, pauvres aveugles que nous sommes! Souvent nos malheurs et nos peines viennent de nos souhaits accomplis. Laissons tout à DIEU, et tout ira bien. Abandonnons-lui tout généralement, voilà le seul moyen de pourvoir infailliblement et sûrement à tous nos véritables intérêts; je dis véritables, car il y en a de faux et qui vont à notre ruine.

Mon abandon à la divine Providence, tel que je le conçois et le conseille, n'est pas si héroïque ni si difficile que vous le pensez. C'est le centre de la paix solide; on y trouve un repos inaltérable et à l'épreuve des événements les plus fâcheux. Ah! qu'on est bien payé des petits et misérables sacrifices qu'on fait à DIEU! Et puis, à force d'en faire, on n'en fait plus, parce qu'on ne désire plus rien : on ne sait plus rien vouloir de soi-même, mais tout dans la seule volonté

du souverain Maître et selon ses divines permissions.  
Oh! l'heureuse situation pour cette vie et pour l'autre!

### LETTRE XI

AUX SŒURS DE LA VISITATION DE NANCY (1732).

Souhaits mutuels des âmes qui ne cherchent que DIEU.

Mes très chères Sœurs,

Vos souhaits pour moi sont tout célestes; il paraît bien que c'est le cœur qui les a dictés, mais quel cœur? Un cœur tout spirituel, intérieur, qui n'estime que les choses divines, et n'est touché que des seuls intérêts de l'Éternité.

Profitant de vos exemples, je fais pour vous mille et mille souhaits, tous de la même espèce et dans le même goût, et en particulier qu'il plaise à DIEU de conserver et d'augmenter de plus en plus : premièrement, cet amour de la solitude extérieure et du silence qui forme l'esprit de récollection et de recueillement si nécessaire à la vie intérieure; secondement, cet esprit de paix et de charité, d'union, de détachement et d'abnégation intérieure qui conserve dans le fond du cœur la douce et tranquille paix, vrai bonheur de la vie présente et fondement de la vie intérieure; troisièmement, le goût de la présence de DIEU et de l'oraison cordiale, qui sont les deux grands ressorts de la vie intérieure; quatrièmement, cette volonté sincère d'être à DIEU sans réserve, laquelle renouvelle sans cesse l'esprit de ferveur; cinquièmement, cette entière et parfaite union

de notre volonté à celle de DIEU, qui va jusqu'à nous faire trouver du contentement dans notre pauvreté spirituelle, parce que DIEU la veut; par là nous sacrifions notre amour-propre spirituel le plus intime et le plus délicat. Voilà la condition indispensable de la paix à l'égard de certaines âmes qui, indifférentes à tout le reste, s'affligent encore trop de leurs misères intérieures; voilà le moyen de suppléer à tout ce qui manque, le grand remède pour toutes nos misères, le trésor de notre pauvreté; car peut-on être plus riche que de tenir toujours dans son cœur la volonté de DIEU pour règle de la nôtre, aux dépens même de nos intérêts les plus chers et les plus désirables? Puisqu'on ne doit désirer les vertus que pour plaire à DIEU, et qu'elles ne sont vertus qu'autant qu'elles plaisent à DIEU, n'est-ce pas vous les souhaiter toutes que de vous souhaiter cette conformité au bon plaisir divin, si généreuse, si générale et si parfaite qu'elle s'étend à tout, à la réserve de la seule offense de DIEU?

Je vous félicite de tout mon cœur de la joie que vous éprouvez en célébrant l'année séculaire de la fondation de votre maison; mais plus encore de ce qu'elle n'a eu d'autre fondateur que la pauvreté de Notre-Seigneur dans sa crèche et la confiance en la divine Providence.

Les vertus de vos saintes premières sœurs ont bâti sur ce riche fondement, et, avec ce secours, ont élevé l'édifice; vos vertus le conserveront et le perfectionneront, à l'honneur et gloire du divin Maître qui en est le seul véritable propriétaire.